

Un train peut en cacher un autre

[2411 mots]

Il avait vingt-cinq ans lorsque c'était arrivé. Ses collègues étaient tous plus âgés que lui, des hommes et des femmes qui avaient une famille pour la plupart. Ils avaient beaucoup perdu mais, du fait de leur ancienneté au sein de l'entreprise, ils avaient pu rebondir. Pas lui. Au sein de Kainotergia, la startup innovatrice dans le secteur de l'énergie pour laquelle il travaillait, la crise avait légitimé les pires coups-bas.

L'entreprise licencia beaucoup de salariés suite à la grande crise de l'emploi humain qui secoua le pays en 2047, distribuant en guise de compensation des postes dans divers secteurs. Sur le moment, Stéphane prit ce qu'on lui donnait sans poser de questions. C'étaient des miettes à ses yeux, mais il fallait bien qu'il mange. Ingénieur de formation, génie de l'innovation, c'était lui, le plus brillant de tous, et ce malgré son jeune âge. C'était lui qui avait mis au point le système de photosynthèse artificielle, en 2045. Les forêts qui en étaient équipées au nom de Kainotergia bordaient aujourd'hui les routes et les chemins de fer, apportant l'électricité à des milliers de foyers. Mais ce qui comptait le plus pour lui, ce qui faisait sa fierté – à défaut de faire celle de ses proches qu'il avait laissés à l'autre bout du globe afin d'étudier dans les meilleures écoles -, c'était la géniale réalisation du fantasme partagé depuis des décennies au sein de la communauté scientifique, toujours pensé et pensé à nouveau, mais jamais parfaitement réalisé. Lui l'avait fait. Sous le regard jaloux de ses collègues plus âgés, il avait conçu une version sans défaut du train à sustentation magnétique par propulsion électro-solaire.

Ce projet était alors devenu une véritable obsession. Il y avait songé jour et nuit, ne s'accordant aucun répit. Pas avant que son train n'ait vu le jour. Il rêvait de passer le restant de ses jours à le conduire. Ses efforts avaient payé. Ses plans étaient parfaits. Il s'était empressé de montrer le projet baptisé « SolarHorse » à ses supérieurs. Très vite, ce nom fut dans toutes les bouches et toutes les oreilles. Cependant, la startup avait pris soin de ne pas dévoiler l'identité de son inventeur. C'était assurément une innovation qui allait faire du bruit, il y avait beaucoup d'argent en jeu ; mais la jeunesse de Stéphane faisait aussi sa naïveté, et les requins qui nageaient en ces temps-là dans les eaux de la startup déposèrent un brevet pour son propre concept à leur nom, ne laissant aucune trace du travail de l'ingénieur. Le train fut mis sur rails l'année même.

Ainsi, après le Grand Licenciement, à défaut de prendre le volant des superbes véhicules fuselés qu'il avait imaginés, Stéphane se retrouva seul, lâché sur les quais bordant les rails magnétiques, un balai en main et une carte de société ferroviaire au cou. C'était le seul emploi que ses chefs lui avaient proposé. Il n'y avait aucun doute à émettre, c'étaient ces mêmes personnes qui l'avaient spolié. La rage au ventre, il était condamné à regarder chaque jour, toutes les deux heures exactement, s'éloigner à toute vitesse le fruit de sa propre intelligence, avant de le voir revenir chargé de riches touristes et hommes d'affaires, après qu'il eut fait l'aller-retour entre l'autre bout du pays et la capitale où il était affecté, en tant que technicien de surface. Il ramassait les mégots puants et les plastiques des repas-minutes lyophilisés jetés négligemment à ses pieds. L'été, la chaleur était insoutenable. Sous son uniforme antibactérien, il suait, le visage fermé. Dans ses veines coulait un mélange acide de frustration et de lassitude. Des fantômes vinrent le hanter, susurrant au creux de son oreille des mots qui avaient la lourdeur et le tranchant des vieilles pierres du passé. Le venin qui pulsait dans sa tête le faisait frissonner, rendait son front pâle et tendait ses maigres muscles. Il était sans cesse avalé et recraché par la foule, dans l'enfer des bips et des flashes que lançaient sans relâche les hologrammes publicitaires. Méprisé, dévalué, oublié.

Ce qui faisait le plus mal dans tout cela, c'était assurément lorsque Stéphane, soufflant et épongeant la sueur qui piquait ses yeux bleus, apercevait le conducteur du train assis à la place qu'il avait convoité. Quand il le voyait, assis tranquillement à son poste, le sentiment d'injustice contractait ses poings et rétrécissait son champ de vision. Il était convaincu qu'il avait des contacts parmi ceux qui l'avaient floué. Stéphane s'approchait à chaque fois de la cabine étincelante, et parvenait ainsi à entrapercevoir la silhouette de l'homme qu'il haïssait le plus au monde. De ce qu'il pouvait distinguer, malgré le reflet sur la vitre et la longue visière de la casquette du conducteur, ce dernier était pourvu d'un profil très banal, de telle façon que Stéphane avait l'étrange et persistant sentiment de l'avoir déjà croisé. Sous son képi, il affichait un visage sérieux, presque inexpressif, ce qui était impensable : comment pouvait-il faire montre de si peu de joie, alors qu'il conduisait le train dont tous les enfants rêvaient ? Néanmoins, il faisait preuve d'un professionnalisme exemplaire, presque mécanique. Ses gestes étaient précis et souples, toujours orchestrés de la même manière. Avant de démarrer, il ouvrait toujours la bouche machinalement, afin d'avertir les passagers du départ imminent, prononçant quelques phrases d'usage que Stéphane imaginait. Il se tenait de manière assez rigide au fond de son siège, et semblait exercer son métier comme s'il s'était agi d'un métier quelconque, avec une droiture que Stéphane interprétait comme de l'indifférence. Et cela l'exaspérait. De quatre à six fois par jour depuis cinq ans, Stéphane s'imaginait dans le bel uniforme de l'occulte inconnu, le regard rivé vers l'horizon et ses promesses.

Le cœur humain a ses mystères. Il vous maintient dans un bouillon de sentiments disparates durant des années, vous cloue et vous submerge, vous ronge de l'intérieur comme un rat. Et puis, un jour identique à un autre, le corps, qui depuis tout ce temps était empêtré dans les chaînes de l'amertume, prend de lui-même une décision, et agit alors sous le regard impuissant de celui qui l'habite. C'est ainsi que, ce jour-ci, le 7 juillet 2050, à dix-neuf heures tapantes, dernier voyage du jour, Stéphane posa son balai contre une poubelle à recyclage instantané par réaction chimique, et se dirigea vers le serpent de verre et ses écailles de panneaux solaires rutilants.

Il quitta le quai sale auquel il était enchaîné pour la première fois de sa vie, et franchit le marchepied du train qui avait émergé de l'écume de son esprit quelques années plus tôt. Il embarqua, seul et sans réel but, dans le dernier wagon, classe RisingStar. Afin de maîtriser l'émotion qui grandissait en lui, Stéphane s'assit sur le premier siège qu'il vit. Une grande inspiration, une grande expiration, et il entendit le léger chuintement des portes qui se refermaient. Une voix résonna à travers les haut-parleurs enchâssés dans le toit de l'habitacle. Le conducteur avait une voix, et elle prononçait la phrase que Stéphane avait essayé de lire sur ses lèvres durant cinq années, sans y parvenir. La banalité de l'annonce l'affligea moins que le ton monocorde sur lequel elle était déclarée :

— Le train SolarHorse numéro 1 à destination de Marseille va partir. *Une pause.* Prenez garde à la force centrifuge, merci de boucler vos harnais. Attention au départ.

Stéphane obtempéra et s'accrocha aux accoudoirs. Il ne sentit sa poitrine que légèrement oppressée et se détendit aussitôt. Il put alors s'intéresser à ce qui se passait dans la voiture. L'action s'était déroulée en une fraction de seconde entre le moment où il avait posé son balai et celui où le train avait démarré, et l'adrénaline s'était diffusée en lui de telle façon qu'il n'avait même pas remarqué les autres voyageurs. Leurs tenues étaient toutes semblables, de même que leurs coiffures. Ils paraissaient tous interchangeables. Froids, vissés derrière leurs paires de lunettes intelligentes, ils n'exprimaient rien qui puisse susciter de l'empathie. Dans sa combinaison intégrale aux couleurs de la société ferroviaire, l'agent d'entretien ne passait pas inaperçu. Une des personnes assises face à lui quelques rangs plus loin releva son écran au-dessus de sa tête

et le dévisagea une seconde avant de détourner le regard. Les minutes s'écoulaient et de plus en plus de personnes semblaient dérangées par sa présence, comme s'il émanait de lui une odeur nauséabonde.

Il prit alors la décision de déboucler sa ceinture et de se lever. Il parcourut gauchement le couloir vers le sas qui séparait cette voiture de la suivante. Il toucha la porte tactile et celle-ci s'ouvrit. Il s'empressa de franchir le sas, déverrouilla l'autre porte et traversa le deuxième wagon sans prêter attention aux costumes noirs et à l'impression glaçante qui s'émanait d'eux. Il franchit le troisième wagon de la même manière, puis le quatrième, et enfin le cinquième. Il commençait à s'apercevoir de l'esthétisme des voitures, qu'il avait lui-même imaginé quelques années plus tôt, lorsque tout était encore possible pour lui. Les murs immaculés, les éclairages diffus, les courbes gracieuses de l'ameublement. Le sixième wagon s'adressait à une clientèle manifestement plus touristique : les grandes perruques et les dorures le surprisent. Stéphane continua d'avancer, un wagon après l'autre, mu par une sorte d'énergie rageuse trop longtemps réprimée. Le temps passait et la rage qu'il sentait monter en lui se muait en fièvre à mesure qu'il passait les portes et avançait vers la tête du train, gonflait, devenait un incendie de haine qui brûlait dans ses entrailles et alimentait sa frénésie, comme une locomotive. Écarlate, soufflant comme un taureau, il fut obligé de stopper sa course lorsqu'il se retrouva face à la porte blindée qui le séparait de son unique but, ce pourquoi il était monté dans ce train et ce pourquoi il s'acharnait à vivre depuis cinq ans : la personne qui le conduisait.

Il connaissait tout du véhicule. Il savait où chaque chose se situait, à quoi servait ce levier, cet interrupteur, il savait que tel code déverrouillait tel écran de service. Dans le sas qui précédait la cabine du conducteur, il se dévêtit, ôta son vêtement de travail, et s'empara d'un petit tournevis rangé dans sa poche de poitrine. Il s'affaira, et sans accroc, la lourde porte en acier pivota lentement dans ses grosses charnières. Comme il s'y attendait, un écran doublé d'un champ de force s'interposa entre lui et l'intérieur de la cabine. Il tapa sa date de naissance sur le digicode et la barrière invisible disparut. Ils n'avaient même pas pris le temps de changer le code.

Il resta un moment sur le seuil de la porte. Quoiqu'il désirât à tout prix connaître le visage de l'inconnu, il n'osait pas entrer. Était-ce par appréhension, ou bien se délectait-il de l'éphémérité de ce moment, comme on déballe un cadeau avec lenteur? Le conducteur ne semblait pas avoir remarqué sa présence. Seul son képi blanc dépassait du fauteuil dans lequel il était assis, et n'avait pas bougé d'un centimètre. Son bras se dirigea alors en vitesse vers un bouton, sur lequel il appuya, avant de sur-articuler un nouveau message :

— Le train SolarHorse numéro 1 à destination de Marseille arrive en gare dans vingt minutes. Veuillez garder vos ceintures bouclées jusqu'à l'arrêt complet du véhicule.

Stéphane profita du silence qui s'ensuivit pour entrer dans la cabine. Il s'approcha à grands pas du conducteur, son cœur de nouveau irrigué par le flot aversif de sentiments qui l'avait porté du quai jusqu'ici. Curieusement, il était parvenu à dégager une certitude de la confusion qui le submergeait. C'était évident, maintenant. Depuis qu'il avait appris qu'il ne pourrait tirer aucun bénéfice de son invention, depuis qu'il savait qu'il devrait récurer en vain des chewing-gums incrustés dans le goudron toute sa vie durant, il brûlait de la seule envie de savoir à quoi ressemblait l'homme qui s'était accaparé son rêve. Depuis cinq ans, il n'avait aspiré qu'à une seule chose : mettre un visage sur la rancœur qu'il cultivait.

Alors, ne sachant comment agir afin que le conducteur se retourne, il se manifesta en marmonnant des banalités aussi inintelligibles qu'in vraisemblables. Il haussa la voix, mais rien n'y faisait. Stéphane s'empourpra. L'homme qui dirigeait le train restait impassible. Cette taciturnité crispante, mêlée à la fébrilité

qui nouait la gorge de l'ingénieur depuis un bon moment déjà -peut-être même des années-, justifiaient l'impulsivité qui le domina alors. Il fit un pas et se campa fermement sur ses appuis juste derrière l'homme, serra fort dans sa main gauche le tournevis qu'il n'avait pas lâché, puis leva son bras avant de l'abattre violemment sur l'épaule de l'homme. Partant du cou jusqu'aux jambes, tout son corps fut secoué par une puissante convulsion.

Dans le couloir du wagon, couvert par le vacarme des sirènes qui mugissaient, Stéphane criait et pleurait, traîné loin de la cabine par deux agents de sécurité en costume. Le conducteur se tenait debout dans l'encadrure de la porte blindée, immobile, droit sur ses jambes. De son épaule s'échappait une légère fumée. Ses yeux azurins ne se détachaient pas de ceux de l'ingénieur, c'était comme une main froide qui fouillait jusque dans son estomac. Ce fut la dernière chose que vit Stéphane avant d'être neutralisé par un sédatif. Les iris, les pupilles et les cils, tout était effroyablement réaliste. Son nez, son menton, ses joues. Tout semblait tellement *vrai* que Stéphane avait l'impression d'être face à lui-même. Le visage de l'ingénieur déchu, répliqué sur un androïde, était le témoin du dernier hommage que Kainotergia lui avait rendu.